

# Pourquoi la femme fait peur ?

propos recueillis par Virginie Larousse - publié le 16/08/2013

[http://www.lemondedesreligions.fr/entretiens/pourquoi-la-femme-fait-peur-16-08-2013-3351\\_111.php](http://www.lemondedesreligions.fr/entretiens/pourquoi-la-femme-fait-peur-16-08-2013-3351_111.php)

Anthropologue des religions et spécialiste en psychanalyse, Michel Cazenave s'intéresse particulièrement à la perception de la femme dans les religions et, plus largement dans les mentalités. Il répond à nos questions, dans le cadre de notre dossier "Et si Dieu était une femme ?", paru dans l'édition juillet-août du *Monde des Religions*.



Détail d'une peinture de Lucas Cranach

## Comment analyser la misogynie de nombre de traditions religieuses ?

Autant que nous puissions le savoir, c'est toujours par les femmes que se sont transmises la conscience religieuse et l'appréhension d'un infini qui dépasse si largement l'humanité. Lorsque le psychanalyste Jacques Lacan tente de définir la «jouissance supplémentaire» qui serait celle des femmes, il fait appel à Thérèse d'Ávila, en faisant remarquer que nous entrons dans le domaine de la mystique. De même, Carl Gustav Jung répétera que c'est par la dimension féminine que nous nous ouvrons à ce qu'il nomme la présence du Soi, c'est-à-dire à l'image du divin qui nous habite tous plus ou moins.

Or, c'est précisément cela que les hommes, généralement, n'ont pas accepté – réécrivant l'Histoire à leur gré pour mieux justifier leur prise de pouvoir, et plus particulièrement, l'histoire des idées et des croyances.

C'est ainsi que Médée, pourtant fille du Soleil, va devenir une horrible sorcière ; que Méduse, jusqu'à Freud inclus, va se transformer en l'objet d'effroi que l'on sait ; que les survivances des vieux cultes féminins du néolithique vont être un peu partout pourchassées – jusqu'aux bûchers où vont être immolées tant de femmes à la Renaissance ou au XVIIIe siècle... Après tout, si les femmes sont en relation avec le ciel, elles peuvent l'être tout autant avec les puissances infernales, vers lesquelles (qui l'eût cru ?) les pousserait leur sexualité et, de toute façon, leur statut ontologique.

C'est ainsi qu'Hésiode, déjà, parle de Pandora, la première femme, comme d'un «beau malheur». L'attente du retour du règne de Saturne – un règne de l'abondance, où les hommes étaient tranquillement entre eux, sans la présence des femmes pour les contraindre à travailler – est d'ailleurs un thème récurrent de la poésie gréco-latine. C'est ainsi enfin que la tradition monothéiste, telle que nous en avons hérité, va faire remonter le péché originel à notre aïeule Ève. Une Ève qui, chez nous, ne trouvera sa rédemption que dans un certain visage de Marie – selon le jeu de mots qui voudrait que, par son Ave, la Vierge ait retourné le nom, et donc la malédiction fatale, d'Eva.

## **Ce mépris de la femme est-il universel ?**

**Hélas ! Il semble bien que oui.** On a vite fait de s'apercevoir que toute l'alchimie sexuelle taoïste, si elle demande la complémentarité, dans les pratiques, de l'homme et de la femme, a largement pour but d'assurer la longévité et l'épanouissement du premier. De même, chez les adeptes du tantrisme en Inde, on a beau considérer que la Déesse est l'indifférencié absolu d'où tout est né, le Brahman, une femme est toujours définie par rapport à un homme (son père, son mari ou son frère) – celui-ci demeurant le pôle de référence. Et si le monde a vu le jour, selon les Védas, les textes sacrés de l'hindouisme, par le pouvoir de la déesse Vac, la Parole « incarnée », il n'en reste pas moins que la prière du prêtre, qui est une prière silencieuse, vaut mieux que celle de la prêtresse. Une femme – c'est bien connu ! –, ça n'en finit jamais de parler... Par son silence, l'homme s'approcherait davantage de cette zone indicible où demeure Cela, qui est à la fois l'être et le non-être.

Comme si les hommes avaient tellement peur de la puissance des femmes qu'il fallait absolument la remplacer par leur pouvoir ; et qu'il leur fallait du coup affirmer leur domination, fût-ce en bâtissant, depuis Aristote et jusqu'au XIXe siècle, des physiologies inventées que l'on prétendait scientifiques ! Le mépris dans lequel les femmes étaient tenues n'est pas le moindre des paradoxes, quand on songe que Jésus, par exemple, s'est entretenu avec la Samaritaine, qu'il a sauvé la femme adultère, qu'il est apparu ressuscité devant Marie de Magdala, et que, nous rapportent les Évangiles, il n'y a eu que des femmes au pied de la croix...

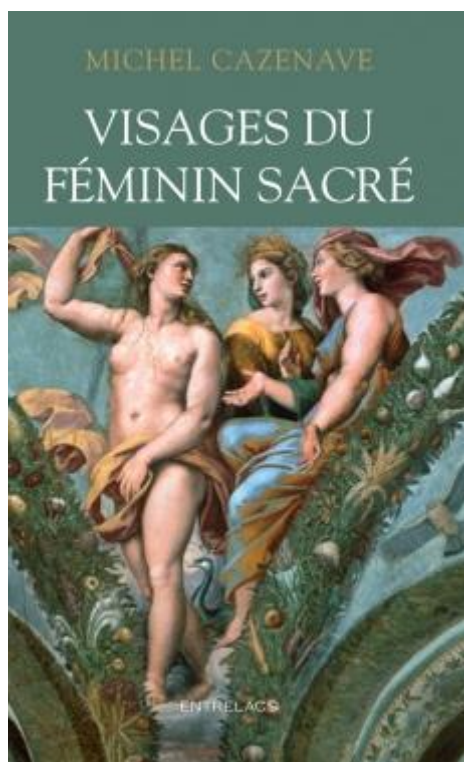
## **Dans un tel contexte, comment expliquer la persistance de représentations féminines du sacré ?**

Lorsque la religion s'est sentie en danger, c'est vers les femmes qu'elle s'est tournée – sans doute parce qu'au fond d'elle-même, elle les savait beaucoup plus « fidèles » (au sens premier du terme, celui de « foi ») que les hommes... Ainsi, lorsque Rome ne saura plus « à quel saint se vouer » – devant le danger cathare et vaudois, puis devant les schismes qui vont la déchirer, et la division des papautés, laquelle va se prolonger jusqu'au XVe siècle –, ce sont les grandes mystiques, d'Angèle de Foligno à Catherine de Sienne, en passant par Claire de Montefalco, par les béguines ou par Hadewijch d'Anvers, qui

assureront sa pérennité. Jusqu'à ce que, une fois le danger passé, les clercs reprennent le pouvoir et fassent de nouveau régner l'ordre de la claire pensée masculine. Ces années sont cependant aussi celles où, notamment dans la lignée franciscaine, on va voir fleurir le culte de « Jésus Notre Mère », qui connaîtra son apogée à la fin du Moyen Âge.

Serait-ce que les hommes, obscurément, et sans toujours vouloir se l'avouer, sentaient au fond d'eux que, dès qu'il s'agit d'éprouver – non plus de connaître intellectuellement – les structures de ce que les Anciens appelaient l'Âme du monde ; dès qu'il s'agit de s'ouvrir à ce que saint Basile, déjà, appelait les « énergies » de Dieu, par quoi il se manifeste tout en demeurant caché quant à son essence imparticipable – ce qui, d'une certaine façon, n'est pas très éloigné du portrait de la Sagesse dans la Bible, de certaines considérations de la kabbale, ou de la déclaration d'Ibn'Arabi selon laquelle « la femme est la plus belle forme de Dieu sur Terre » –, serait-ce donc que les hommes pressentaient plus ou moins que, par constitution à la fois corporelle, psychique et spirituelle, les femmes maintenaient un contact que, néanmoins (sait-on jamais ?), il valait mieux conserver avec l'Au-delà de tout ?

Comment mieux expliquer que, dans la France du Sud-Ouest où je suis né – et où l'anticléricalisme a connu de beaux jours –, si c'est bien le maigre troupeau des femmes qui assistait à la messe du dimanche et maintenait les rites de propitiation dont on avait tant besoin pour les récoltes, pendant que leurs fortes têtes de maris les attendaient en rigolant au café (sauf pour les grandes fêtes carillonnées qu'étaient Noël, Pâques ou... l'Assomption de la Vierge), il n'en restait pas moins que la gestion de l'Invisible leur demeurait réservée. Avec pour idée que, si les hommes s'occupaient seuls des choses sérieuses de cette terre, deux précautions valaient pourtant mieux qu'une, et que, malgré ce que l'on professait publiquement, il était préférable de ne pas trop insulter ce qu'on ne pouvait ni dominer ni comprendre... Vieux reste inconscient d'un « matriarcats pyrénéen » ? Mais ces persistances à travers les siècles, sinon les millénaires, ne nous indiquent-elles pas que les femmes sont les « gardiennes du trésor », et qu'elles ont donné naissance à ces fées qui, témoins d'un autre monde, veillent sur notre sort – parfois, il faut bien l'avouer, pour notre plus profond malheur ?



## Visages du féminin sacré

Michel Cazenave

**Le « féminin sacré » est, selon Michel Cazenave, le féminin de Dieu.** Durant deux millénaires, l'Occident patriarcal a refoulé ce visage, même si la culture, la littérature, la mystique, l'ésotérisme et quelques courants de la théologie, ont, avec secret et subtilité, sauvegardé le culte de la déesse, ou, plus simplement, de la féminité spirituelle. L'auteur nous invite donc à renouer avec la déesse celtique Brigit, la Sophia des Russes, Isis en Égypte ou encore avec la Mère divine en Inde. Un beau voyage transculturel, féministe et poétique.

**LIRE**

*Visages du féminin sacré*, de Michel Cazenave. Éditions Entrelacs, 236 p.

<http://www.elishean.fr/?p=39013>